

Brazier, Nicolas
Elise

ELISE,

OU

LA SOEUR DE L'ARTISTE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES;

PAR MM. BRAZIER ET DUMERSAN.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS. LE 23 AOUT 1827.



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, COUR DES FONTAINES, N° 7;

ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THEATRE, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N. 51.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS
LE COMTE DE LUCEVAL, ancien général de cavalerie.	M. B. GAVAUDAN.
FÉLIX DE LUCEVAL, son fils, capitaine, décoré de la croix.	M. DAUDEL.
HENRI DUPRÉ, jeune peintre.	M. VICTOR.
ÉLISE, sa sœur,	Mlle PAULINE.
MADAME DE TOURVEL.	Mme FERVILLE.
CLEMENTINE DE TOURVEL, sa nièce. (*Ce rôle doit être joué avec l'ingénuité, et la vivacité d'une jeune personne qui sort de pension.*	Mlle ERNESTINE.
VINCENT, fermier.	M. LEFÈVRE.
JULIENNE, sa fille.	Mlle CHALBOS.
MICHEL, neveu de Vincent, *garçon ingénu.*	M. VERNET.
SAINT-JEAN, domestique de Madame de Tourvel.	M. GEORGES.
Un autre Domestique.	
Villageois et Villageoises.	

La scène se passe dans un village, à soixante lieues de Paris.

S'adresser pour la Musique, à M. Simonnet, au Théâtre des Variétés.

Pour faciliter la mise en scène, les personnages sont inscrits en tête de chaque scène, comme ils doivent être placés au théâtre, en commençant par la gauche.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
FAUBOURG MONTMARTRE, N. 4.

ELISE

OU

LA SOEUR DE L'ARTISTE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne; au fond des blés, a gauche du spectateur la ferme de Vincent, un banc est devant la porte au pied d'un arbre : à droite quelques gerbes en tas, et auprès une civière ou brouette.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, les moissonneurs sont couchés par groupes sous les arbres. MICHEL *est couché et dort sur la brouette.*

VINCENT, *sortant de sa ferme.*

Ils dorment, ils se reposent, afin de pouvoir continuer les travaux de la moisson. Quand on a supporté la chaleur de la matinée, et qu'on a travaillé comme ces braves gens là, on ne fait pas de mauvais rêves.

Air : *de l'Ours et le Pacha.*

L'ambitieux et le méchant,
Au fond d'une alcove superbe,
Ne dorment pas si tranquill'ment,
Que ces pauvres gens sur un' gerbe.
Que de rich's dans leurs beaux rideaux,
Pay'raient bien cher un pareil somme (*bis*).
Mais on n'achêt' pas le repos,
Il est dans l'cœur de l'honnête homme.

SCÈNE II.

JULIENNE, *sortant de la ferme;* VINCENT, MICHEL, *dormant.* (*On entend sonner dix heures*).

JULIENNE.

Mon père, v'là dix heures qui sonnent, au clocher du village.

VINCENT.

Allons, allons, debout, les enfans. (*Tous se lèvent, et prennent leurs outils*).

Air : *J'aime le son du clairon.*

Allons,
Soyons
Diligens :
Dans les champs
Que l'on se rende.
C'est la besogn' qui commande,
Il faut obéir
Et savoir courir
Au travail, ainsi qu'au plaisir.

JULIENNE.

Comm' la fourmi laborieuse
Hâtons nous d'amasser du grain,
Pour qu'à la saison rigoureuse
Chacun d'nous ait son morceau d'pain.

CHŒUR.

Allons
Soyons
Diligens : etc.

(tous les moissonneurs sortent):

VINCENT, *les suivant.*

Julienne, et mes deux servantes vont vous porter les cruches, ayez soin de ne pas les vider trop vîte ; (*revenant*), c'est un vilain défaut que de trop boire, c'est ce que ma défunte me disait souvent. Toi, ma fille, tu vas me surveiller tous ces ouvriers-là, s'il y a des paresseux, renvoie-les : des ivrognes, tu m'avertiras, j'irai les chercher au cabaret, moi...

JULIENNE.

Oui, et il faudra que j'aille vous y chercher, à mon tour.

VINCENT.

Voyez-vous, c'te petite fille, qui veut morigéner son père.

JULIENNE.

Il faut bien que je vous gronde, puisque feue ma mère n'est plus là pour ça.

VINCENT.

Ah! ça, je te disais donc, s'il y en a qui fassions l'amour, aulieur de couper les épis, rappèle-les à l'ordre... je crois que v'là tout.

JULIENNE.

Ah ! ça, papa, est-ce ce soir, ou demain, que j'irons porter la première gerbe à monsieur de Luceval ?

VINCENT.

Faut prendre sa parmission. Tu sais qu'il a dit, que quoique je soyons ses fermiers, il ne voulait pas regarder ça comme un droit. Oh! il n'est pas dans ces idées-là, lui.

JULIENNE.

Libre à lui de penser comme il voudra, mais nous, je regardons ça, comme un devoir.

Air d'*Aristipe*.

Quand l'bled manque aux pauvres familles,
Il en donn' pour ensumencer ;
Quand n'y a pas d'dot pour les jeun's filles,
Il dit aux garçons d' s'avancer ;
On s'dout' bien qu'il va financer.
Aussi pour lui je n'manquons pas d'mémoire,
Et par honneur on lui porte soudain
La premier' gerbe, afin qu'il donn' pour boire,
L'premier enfant, pour qu'il en soit l'parrain.

VINCENT.

C'est juste.

JULIENNE.

D'ailleurs, le château est dans la joie. M. de Luceval va marier son fils.

VINCENT.

Ce jeune Félix qui est un peu mauvais sujet : j'ai toujours peur de lui pour nos jeunes filles.

JULIENNE.

Eh bien! quand il sera marié, vous croyez donc qu'il sera plus sage?

VINCENT.

Sa femme le surveillera, quoi!

JULIENNE.

Dites donc, mon père, ça me fait penser que mon cousin Michel est aussi un petit brin mauvais sujet; je voudrais bien l'épouser, pour le surveiller.

VINCENT.

Allons, fais ce que je t'ai dit... c'est moi qui te surveillerai. (*Il rentre dans la ferme.*)

SCÈNE III.

JULIENNE, MICHEL, *dormant*.

Il est bon, mon père, il protège les ivrognes, parce qu'il aime à boire le petit coup, et il veut qu'on punisse les amoureux, parce que l'amour n'est plus de son âge. A propos de paresseux, qui donc qui dort encore là? Eh!

mais, je ne me trompe pas, c'est mon cousin Michel. Ah! ben, par exemple... son père l'a envoyé chez nous pour qu'il se forme au travail, et parce que sa mère le gâtait! Ah! le paresseux! (*Elle prend une paille et lui chatouille l'oreille; Michel se retourne.*)

Air : *Faut l'oublier.*

Faut l'réveiller, j'crains que mon père
Ne r'vienne bientôt par ici.
S'il le voyait dormir ainsi,
Il s'mettrait tout d'suite en colère.
Quand y d'vrait être à travailler,
Il dort tranquill'ment sous l'ombrage;
Mais si nous v'nons à nous marier...
Est-ce qu'il faudra, pour faire l'ouvrage,
Le réveiller.

MICHEL *se réveillant.*

Qu'est-ce qui chatouille? que c'est bête.

JULIENNE.

C'est moi.

MICHEL.

Tiens, c'est toi, ma cousine Julienne; ah! je dormais bien, tu es une espiègle, ma cousine Julienne.

JULIENNE.

Tu ne vois donc pas que les autres sont là-bas à l'ouvrage?

MICHEL.

C'est bien, il ne faut pas les déranger.

JULIENNE.

Non, mais faut aller les retrouver.

MICHEL.

C'est pas pressé... j'ai autre chose à faire.

JULIENNE.

Quoi donc?

MICHEL.

Faut que je t'embrasse.

JULIENNE.

Du tout, du tout, mon père défend l'amour.

MICHEL.

Eh bien! je vais aller boire un coup.

JULIENNE.

Mon père défend la boisson.

MICHEL.

En ce cas, je vais redormir.

JULIENNE.

Mon père défend la paresse.

MICHEL.

Ah ça ! mais, ton père défend donc tout?

Air : *Dans la vigne à Claudine.*

Ton père est un drol'd'homme,
Il défend d'boir' du vin;
Il défend d'faire un somme
Et d'aimer un petit brin.
C'te défense est bien dure,
Car il faut en convenir,
Il est dans la nature
D'aimer, boire et dormir.

JULIENNE.

Voyons, en attendant, mets moi ces gerbes sur ma brouette, pour que je les rentre dans la grange.

MICHEL, *chargeant la brouette.*

Ton père permet-il qu'on se marie?

JULIENNE.

Oui, mais il veut qu'on se marie honnêtement.

MICHEL.

Qu'entends-tu par la?

JULIENNE.

Ah! dame! c'est que mon père est sévère comme tout, et si je faisais comme il y en a d'aucunes daus les villes...

MICHEL.

Il y en a bien dans les villages aussi. (*Lui prenant la taille.*) A-t-elle la taille mignone!

JULIENNE, *le repoussant.*

Voyons, finis... je vas rentrer c'te brouette là. (*Elle rentre la brouette*).

SCÈNE IV.

MICHEL, *seul.*

Elle est strique! Tant mieux, v'la comme il faut que les filles soient avant le mariage. Voyons, je veux voir jusqu'où qu'elle poussera la *striquité.*

SCÈNE V.

MICHEL, JULIENNE.

JULIENNE, *revenant sa brouette vide.*

A une autre, à c't'heure.

MICHEL.

Ma cousine julienne, pour en revenir au mariage, qu'est-ce qui nous empêcherait de nous marier tous les deux ?

JULIENNE.

Personne que mon père. Fais y ta demande... mais charge donc ma brouette.

MICHEL.

Tu veux donc bien de moi, ma consine Julienne? que je suis content. (*Il va pour l'embrasser*; *elle lui donne un soufflet*). Bien! v'là comme je te veux.

JULIENNE

Çà te fait donc plaisir ?

MICHEL.

Oui.

JULIENNE.

Encore une botte, et roule-moi celle-là, parce que j'ai affaire ici.

MICHEL.

Oui, ma cousine Julienne.

JULIENNE.

Mais, roule-donc, roule-donc.

MICHEL, *s'asseyant sur la brouette.*

Air : *Farilon, farila.*

C'est qu'j'ons l'am' si satisfaite
Du soufflet que j'ons r'çu là.

JULIENNE.

Mais prends donc cette brouette
Et là dedans roule-la.

MICHEL.

Y n'faut pas que ça t'inquiète,
Pour te fair' plaisir je suis là ;
Quand ton pèr' dira :
Epouse-la
Ador'-la,
Caress'-la.
Chienne de mine !
Ah ! comm' ça roulera,
Ma Cousine.
Dieux ! comm' ça roul'ra
Ce jour'là.

Il sort avec la brouette.

SCÈNE VI.

ELISE, JULIENNE.

JULIENNE.

Tiens, qu'est-ce que c'est que cette demoiselle qui vient par ici?

ÉLISE, *arrivant du fond à gauche.* (1)

Mademoiselle, suis-je loin du village de Saint-Gervais ?

JULIENNE.

Vous y êtes, mamzelle, not' ferme en est la première maison.

ÉLISE.

Je vous remercie.

JULIENNE.

Est-ce que vous connaissez quelqu'un dans ce village ?

ÉLISE, *embarrassée.*

Non, c'est que... Et le château de Luceval est-il loin d'ici ?

JULIENNE, *indiquant la droite.*

Ah ! mon dieu non, là au bout de l'avenue.

ÉLISE.

Je suis bien lasse, permettez-moi de me reposer un peu.

JULIENNE.

Volontiers ; assisez-vous là, sur ce banc ; voulez-vous vous rafraîchir ? justement, je vais porter à boire aux moissonneurs.

ÉLISE.

Je n'ai besoin de rien.

JULIENNE.

Sans trop de curiosité, est-ce que vous venez de loin comme çà ?

ÉLISE.

Je viens de Paris.

JULIENNE.

Mais, il y a soixante lieues... C'est donc une affaire importante qui vous amène par ici ; est-ce que c'est au château que vous allez ? Vous y connaissez donc quelqu'un ?

ÉLISE, *se levant.*

Mademoiselle...

JULIENNE.

Ah ! c'est un secret... Je le respecterons : j'aurais pourtant bien voulu savoir...

ÉLISE.

Vous avez l'air d'être douce et bonne...

---

(1) Sa mise est simple et décente, elle a un chapeau de paille, un petit schall et un sac, ou petit panier de voyage.

ÉLISE.

Oh ! pour çà, je ne sommes pas méchante... Par ainsi, vous allez me dire...

ÉLISE, *à part.*

Me voilà enfin près du lieu qu'il habite, et je sens que mon courage m'abandonne.

JULIENNE.

Vous avez donc eu des malheurs ?

ÉLISE, *soupirant.*

Oui !

JULIENNE.

Eh ! ben, vous pleurez ! Ah ! pardon, je ne vous questionnerons plus.

ÉLISE.

J'ai des raisons pour rester dans ce village, pour y être inconnue.

JULIENNE.

Je suis sûre que vous avez queque peine secrète... mais non, je ne vous demande rien, vous me conterez çà plus tard, quand nous nous connaîtrons mieux.

ÉLISE.

Air *de la nouvelle Corinne* (de Romagnési).

Vous m'accueillez chez vous sans défiance,
Dans vos regards j'avais lu la bonté ;
Et je saurai, par ma reconnaissance,
Payer les droits de l'hospitalité.
J'ai fait, hélas ! un pénible voyage,
Le malheur seul conduit ici mes pas ;
Non, je ne puis en dire davantage....
Ah ! plaignez-moi, ne m'interrogez pas.

Quand du bonheur la trompeuse apparence
Vient caresser un crédule désir,
Nous nous laissons bercer par l'espérance,
Nous croyons trop ce qui nous fait plaisir.
A l'avenir des pleurs sont mon partage.
De nos penchans méfions-nous hélas !
Les écouter c'est le tort du jeune âge,
Ah ! plaignez-moi, ne m'interrogez pas.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MICHEL, *revenant avec la brouette vide.*

MICHEL.

Dis donc, ma cousine Julienne... (*voyant Élise*). Tiens, qu'est-ce que c'est donc que cette demoiselle là ?

JULIENNE.

Ça ne te regarde pas.

MICHEL, *la regardant bêtement sous le nez.*

Elle est jolie!...

JULIENNE.

Vas retrouver les ouviers.

MICHEL.

Je voulais te dire... si ton père ne consent pas à not' mariage, sais-tu ce que nous ferons?

JULIENNE.

Eh! bien, nous ne nous marierons pas.

MICHEL.

Ce n'est pas ça, nous nous passerons de son consentement.

JULIENNE.

V'là encore une belle idée!

MICHEL.

Je suis comme çà, j'ai la tête chaude.. et si tu m'aimes...

JULIENNE, *en colère.*

Michel, je t'ai déjà donné une giffe.

MICHEL.

Oui.

JULIENNE.

Eh! ben, je t'en redonnerai une douzaine, si tu viens me tenir des propos comme ça; et devant c'te demoiselle encore! qui va penser!... mamzelle ne croyez pas que je soyons capable de manquer à not' devoir; mon cousin Michel dit comme çà des bêtises, parce qu'il est bête; mais il n'est pas un séducteur; il respectera toujours celle qui doit être sa femme.

ÉLISE, *à part.*

Quelle leçon!

MICHEL.

Ne te fâche pas.

Air : *depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Ma Cousin' je rentre en moi-même,
L'amour égarait ma raison;
Pour te prouver combien je t'aime,
J'men vas t'faire un' comparaison :
T'es censée la fleur fraîche éclose,
Je suis censé le papillon
Qu'est censé respecter la rose....
J'te dirai c'soir le reste à la maison.

SCÈNE VIII.

ELISE, *au fond*; VINCENT, JULIENNE, MICHEL.

VINCENT.

Vous v'là encore tous les deux à jaser, au lieu de faire vot' ouvrage. Michel, je te renverrai chez tes parens!

MICHEL, *à part*.

Je reviendrai, quand y sera parti. (*haut*). J'y vas, à l'ouvrage, tiens, on ne peut donc pas se reposer un peu... il fait chaud.

VINCENT.

Est-ce qu'il fait plus chaud pour toi, que pour les autres? marches, raisonneur, ou sinon... (*Michel sort avec sa brouette*).

SCÈNE IX.

ELISE, VINCENT, JULIENNE.

JULIENNE.

Mon père, v'là une voyageuse qui a besoin de repos, voulez-vous permettre qu'elle passe la journée dans not' ferme?

VINCENT.

Je n'ai jamais refusé l'hospitalité à personne; entrez chez nous, mamzelle; est-ce que vous voyagez ainsi, toute seule? d'où venez vous?

JULIENNE.

Elle vient de Paris.

VINCENT.

Et, où allez vous, comme ça?

JULIENNE.

C'est un secret, qu'elle ne veut pas dire.

VINCENT.

Veux-tu bien la laisser parler, toi, t'as la langue bien affilée.

JULIENNE.

Mais, c'est que...

VINCENT, *se fâchant*.

Ah!...

ELISE.

Monsieur, ne la grondez pas pour moi, je vous en prie, je ne veux causer ici, ni chagrin, ni embarras; si je vous gêne, je vais me retirer, et chercher un asile ailleurs.

VINCENT, *la retenant.*

Eh ! ben , eh ! ben ! ne vous en allez donc pas... est-ce que vous me prenez pour un méchant homme ! je crie , parce que faut tenir les filles de près... si on a le malheur de leux laisser la bride sur le cou , elles prennent le mors-aux-dents , et puis , rattrapez-les , si vous pouvez... mais , ce n'est pas pour Julienne que je disons ça , parce qu'elle est sage.

JULIENNE , *l'embrassant.*

Mon père !

ELISE.

Je ne vous importunerai pas long-tems , monsieur , si vous daignez m'accueillir pour un jour ou deux , j'en serai reconnaissante toute ma vie.

VINCENT.

Oui , vous avez l'air honnête , et quoique souvent les mines soyons trompeuses , je ne me méfie pas de vous.

ELISE.

Je viens dans ce pays , pour parler à quelqu'un... d'une affaire extrêmement importante ; il y va de mon repos , de mon bonheur.

VINCENT.

De votre fortune , peut-être. Il y a tant de gens , aujourd'hui , qui prennent le bien d'autrui , et qui s'en vont avec !

ELISE.

Oui , c'est à-peu-près cela.

JULIENNE.

Mon père , c'te jeunesse est fatiguée , nous aurons le tems de causer ce soir avec elle , à la veillée.

VINCENT.

Il faut toujours que tu dises ton mot , toi ! entrez , mamzelle ; et toi , Julienne , ayes bien soin d'elle.

ELISE.

Oh ! je ne vous serai pas à charge , et même , si vous voulez m'employer à quelque chose...

VINCENT.

Ça n'est pas de refus.

Air *de la valse de Robin des bois.*

Allons, Mamzell', dans not' chaumière
Vous n'aurez pas perdu vos pas ;
Morgué ! si n'vous faut que de l'ouvrage,
Avec nous vous n'en manqu'rez pas.

ELISE, *à part.*

Ici je veux cacher ma vie,
Trop heureuse de travailler.
Pourvu que le monde m'oublie
Et que je puisse l'oublier.

VINCENT et JULIENNE.

Allons, Mamzel', etc.

JULIENNE, *regardant au fond.*

Tiens, v'là du monde dans l'avenue du château, qui vient par ici. Ah! c'est ce peintre de Paris, avec monsieur Félix de Luceval.

ELISE, *très-émue, à part.*

Félix! ciel! (*haut*). Entrons, entrons, mon enfant, je ne me sens pas bien. (*Elles entrent dans la ferme*).

SCÈNE X.

VINCENT, *les regardant aller.*

Qu'est-ce qu'elle a donc, c'te jeunesse? hem!.. il y a queuque chose là-dessous... Ces pauvres filles! souvent ce n'est pas leur faute... il y a dans le monde tant de mauvais sujets.

SCÈNE XI.

VINCENT, FELIX DE LUCEVAL (1), HENRI DUPRÉ. *Ils entrent pendant le monologue de Vincent, et entendent les derniers mots.*

FELIX, *gaîment, frappant sur l'épaule de Vincent.*

Qui est-ce qui est un mauvais sujet?

VINCENT, *surpris.*

C'est vous, monsieur Félix?..

FELIX.

Hein! c'est moi?

VINCENT.

Non, je dis, c'est vous que v'là, monsieur Félix!

FELIX.

De qui parlais-tu là, d'un air...

VINCENT, *embarrassé.*

Je parlais de Michel, le cousin de ma fille, qui lui en conte, et je n'aime pas ça.

---

(1) Félix en habit de ville, cravate noire, pantalon à charivari.

FELIX.

Tu as raison, il faut des mœurs... Tiens, moi, je me range, tu sais que je vais me marier ?

HENRI.

Il n'y a que le mariage, pour rendre les jeunes gens raisonnables.

VINCENT.

Sans adieu, monsieur de Luceval, je vas donner un coup-d'œil à mes ouvriers... A propos, savez-vous si monsieur votre père voudra bien permettre que j'allions lui présenter la première gerbe de not' moisson ?

FELIX.

Qui est-ce qui doit faire cette présentation là, est-ce toi, Vincent ?

VINCENT.

Moi, à la tête de nos garçons et de nos jeunes filles.

FELIX.

Les jeunes filles en seront ! comment donc, si je le permets, je l'exige !...

HENRI, *riant.*

Toujours le même, mon cher Félix.

VINCENT.

Je vous salue, monsieur de Luceval. (*Il sort*).

SCÈNE XII.

FELIX, HENRI.

HENRI.

Tu parles de te ranger, de devenir sage, et tu médites encore de nouvelles folies.

FELIX.

Je vais me marier, mais, je ne prétends pas m'enterrer.

HENRI.

Tu aimes celle que tu épouses ?

FELIX.

Si je l'aime ? certainement ; une fille unique, riche héritière, qui tient à ce qu'il y a de mieux, nièce du vieux général de Tourvel qui fait tout ce qu'il veut à la guerre ; je ne peux pas manquer ce mariage-là.

HENRI.

Je conçois ; tu n'as pas changé... toujours cette ambition qui s'annonçait dès le collége.

FELIX.

Elle ne m'a pas quitté.

HENRI.

Mademoiselle de Tourvel est-elle jolie ?

FELIX.

Charmante, une miniature.

HENRI.

Ah ! je vais le savoir, puisque ton père m'a chargé de faire son portrait.

FELIX, *étonné*.

Quoi ! tu vas ?..

HENRI.

Oui, mon ami, ton père, bon comme à l'ordinaire, veut que je prolonge ici mon séjour, que je fasse le portrait de ta femme, le tien, les vues principales de son château... Ah ! j'ai deviné son procédé délicat, il sait que les artistes ne sont pas favorisés de la fortune.

FELIX.

Quel plus bel emploi pouvons nous faire de la nôtre, que de la partager avec un ami ! Henri, je n'oublierai jamais que nous avons été camarades de classe, camarades à l'école Polytechnique.

HENRI.

Air : *Non, jamais, jamais.*

Lorsque je pense aux beaux jours,
Aux jours
De notre jeunesse,
J'éprouve une douce ivresse,
Et mon cœur bat toujours,
Toujours, toujours.
Te souviens-tu, lorsqu'au collége,
Disputant le prix tous les deux,
Ton talent eut le privilège
De te rendre le plus heureux:
En voyant l'auditoire
Te fêter, t'applaudir,
Mon cœur plein de ta gloire,
Palpitait de plaisir.
Lorsque je pense, etc.

FELIX.

Te souviens-tu qu'en promenade,
Un jour que nous étions sur l'eau,
L'imprudence d'un camarade
Fit chavirer notre bateau.
J'allais périr dans l'onde ;
Mais après maint effort,
L'amitié te seconde,
Tu me mènes au port.

ENSEMBLE.

Lorsque je pense aux beaux jours, etc.

FELIX.

J'ai suivi la carrière militaire, toi celle des arts, et je suis flatté que mon père...

HENRI.

Il a toujours eu pour moi tant d'indulgence! Aussi tu as vu, à mon retour d'un long voyage, je n'ai pas voulu passer devant son château sans lui faire une visite, sans revoir mon ancien ami; avec quel plaisir je te retrouve monté en grade.

FELIX.

Capitaine.

HENRI.

Et la croix.

FELIX, *montrant la croix qu'il porte.*

Celle-ci est un cadeau de mon père, il a voulu me l'attacher lui-même.

HENRI.

Ce bon père! combien tu dois l'aimer!.. Tu ne sais pas, il veut que je reste une année entière avec vous.

FELIX *embarrassé.*

Une année!

HENRI.

Et cependant, j'aurais bien voulu revoir, embrasser Elise, cette bonne sœur! Je ne l'ai pas vue depuis deux ans.

FELIX, *avec inquiétude.*

En effet, je conçois...

HENRI *gaîment.*

Tu la reverrais avec plaisir, ma sœur; sais-tu bien que dans le temps, j'avais cru te voir de l'inclination pour elle; mais la disproportion des fortunes me faisait voir cette liaison avec chagrin... Tu te rappèles que je t'en fis l'observation.

FELIX, *très ému.*

Oui... oh! tu es si raisonnable, toi.

HENRI.

Félix, tu es lancé dans une carrière dangereuse! un beau nom, de l'esprit; des avantages extérieurs t'ont procuré dans le monde des succès faciles, mais as-tu travaillé pour ton bonheur?

FELIX.

Je te l'ai dit, je veux le trouver maintenant dans la sagesse, et je me fixe par le mariage.

HENRI *riant.*

Que de belles abandonnées, que de victimes de l'amour! Vous ne songez pas aux malheureuses que vous faites, vous autres séducteurs.

3

FELIX *sérieusement.*

Henri, laissons ce discours (*à part.*) Il me fait un mal!..

HENRI *plaisantant toujours.*

Allons, bien, quelques remords, cela les venge toujours un peu.

FELIX *à part.*

Je n'y puis plus tenir. (*Haut.*) Vas donc au château de Tourvel, puisque ces dames t'attendent, puisque tu dois y donner une séance.

HENRI.

Est-ce que tu ne viens pas avec moi?

FELIX.

Non, j'ai besoin d'être seul, de réfléchir un moment.

HENRI.

Tu perds une occasion de voir celle que tu aimes?

FELIX *gaiement.*

J'aurai tout le temps de la voir quand elle sera ma femme.

Air: *de M. Blanchard.*

Allons, mon cher, que l'on s'applique,
Tu vas, pour me faire plaisir,
Peindre ce château magnifique,
Qui doit bientôt m'appartenir.

HENRI, *gaîment.*

Quelque bien que soit mon ouvrage,
Il vaut bien mieux voir un château
Sur un contrat de mariage,
Que sur la toile d'un tableau.

ENSEMBLE.

FELIX.

Allons, mon cher, etc.

HENRI.

Allons, j'obéis sans réplique
Et vais, pour te faire plaisir,
Peindre ce château magnifique
Qui doit bientôt t'appartenir.

SCÈNE XIII.

FELIX.

Que sa gaîté me faisait de mal! Pouvait-il se douter... Ah! pauvre Elise!.. j'étais de bonne foi! non, je ne voulais pas la tromper! je l'aimais, je l'aime encore! mais mon père a préparé pour moi une union convenable; ma fortune, mon avancement en dépendent; je ne puis reculer sans me déshonorer...

SCÈNE XIV.

FELIX, M. DE LUCEVAL. (1)

DE LUCEVAL.

Je suis bien aise de vous rencontrer, mon fils, j'ai à vous parler d'une affaire importante.

FELIX.

Comment, mon père, nous nous sommes vus ce matin, et vous ne m'avez rien dit.

DE LUCEVAL.

Je voulais vous voir seul. Il m'arrive rarement d'en trouver l'occasion ; vous êtes tellement dissipé ! Les parties de chasse, les bals, les plaisirs de toute espèce vous entraînent, je conçois que ma société vous amuse peu, ma goutte ne me rend pas toujours aimable. Je parle plutôt de tactique et de batailles, que de spectacles et de modes nouvelles ; cependant, puisque vous avez embrassé la carrière militaire, que vous êtes déjà officier ; vous pourriez profiter dans la conversation d'un vieux soldat.

FELIX.

Comment donc, mon père, douteriez-vous de mes sentimens, de mon respect?

DE LUCEVAL.

Ce n'est pas du respect que je te demande, c'est de l'amitié et surtout de la confiance...

FELIX,

Ai-je jamais manqué de déférence envers vous ? ma conduite n'est-elle pas conforme à vos désirs? Vous m'avez proposé une alliance; vous ai-je fait la moindre observation?

DE LUCEVAL.

J'aurais voulu que tu m'en fisses.

FELIX.

Je n'en avais aucune contre cette union.

DE LUCEVAL.

Sans doute, parce qu'elle satisfait ton amour-propre, qu'elle flatte ton ambition...

FELIX.

Vous pourriez vous plaindre si j'étais entraîné par une liaison que le monde eût droit de réprouver.

---

(1) C'est un homme d'une cinquantaine d'années, cheveux gris, habit de ville, la croix.

DE LUCEVAL.

Ne fais pas le Caton, il n'est personne qui, dans sa jeunesse, n'ait fait des étourderies... moi, comme les autres; et toi qui parles, j'ai la preuve que tu as payé ton tribut aux folies de l'inexpérience.

FELIX, *étonné.*

Comment?

DE LUCEVAL.

Ecoute... J'étais monté dans ton appartement croyant t'y trouver; ton secrétaire était ouvert, des lettres éparses ont frappé mes yeux; à la forme, aux écritures, je n'ai pu douter qu'elles ne fussent de femmes; des portraits jetés pêle-mêle auprès de ces correspondances ont changé mes doutes en certitudes.

FELIX.

Mais, mon père...

DE LUCEVAL.

Je ne te fais pas de reproches! ne crois pas pourtant que j'aie violé tes secrets, que je me sois permis de lire une de ces épîtres.

FELIX.

Où voulez-vous en venir?

DE LUCEVAL.

Je veux savoir, mon ami, si parmi toutes ces conquêtes, il n'en est pas une seule qui mérite vos égards.

FELIX, *légèrement.*

Des amourettes sans conséquence....

DE LUCEVAL.

Sans conséquence pour vous!... Au reste, tant mieux, j'avais besoin de cette explication; au moment de conclure avec la famille de Tourvel, je me devais à moi-même de savoir si mon fils apportait à sa femme un cœur libre, et s'il pouvait avec honneur contracter un engagement sacré!

FELIX, *hésitant.*

Je crois pouvoir l'assurer.

DE LUCEVAL.

C'est qu'on traite cela bien légèrement dans le monde, et qu'on sacrifie souvent avec cruauté l'honneur d'une femme! Ces réflexions te semblent singulières de la part d'un homme qui a passé sa vie dans les camps. On croit qu'un officier a le droit d'être léger, inconséquent .. Non, celui qui connaît tous les devoirs de ce noble métier, sait que la plus belle gloire militaire se rehausse encore des vertus du citoyen.

Air : *Vaudeville de la petite Gouvernante.*

Que de soldats cités par leur vaillance
Se sont livrés à d'utiles travaux.
Depuis la paix, nos généraux en France
Ont aux beaux-arts consacré leur repos.
Après vingt ans de combats et de peine,
Ah ! qu'il est beau pour un guerrier,
D'entrelacer quelques feuilles de chêne
A sa couronne de lauriers.

FELIX.

Parlons donc de Mlle de Tourvel ; avez-vous vu son oncle le général? vous a-t-il promis ses bons offices auprès du ministre? Ah! je suis sûr qu'il voudra que son neveu soit promptement colonel.

DE LUCEVAL, *vivement.*

Félix! si je croyais que ce fut cela qui te décidât à te marier...

FELIX.

Air : *Vaudeville des Anglaises.*

Certe avant un an, mon père,
Grâces au nom de Tourvel,
De mon régiment j'espère
Etre nommé colonel !

DE LUCEVAL.

Peux-tu vouloir à ton âge
Devoir ce grade au hasard ?
Deviens-le par ton courage,
Et sois-le dix ans plus tard.

FELIX.

Vous avez raison mon père... Ah ! l'on vient, ce sont vos fermiers, vos moissonneurs. (*A part.*) Qu'ils viennent à propos, j'étais sur les épines.

SCÈNE XV.

FELIX, LUCEVAL, VINCENT, JULIENNE, MICHEL, Moissonneurs et Moissonneuses.

ELISE *sort de la ferme, et se tient cachée derrière l'arbre qui est à la porte.*

CHOEUR.

Air : *de la Dame Blanche.*

Que les moissonneurs sont heureux !
Dans le travail ils sont joyeux.
Le soleil les brunit,
Mais le bled les nourrit.
Allons, fillettes et garçons,
Après l'ouvrage les chansons,
Et gaîment célébrons,
La fête des moissons.

FELIX.

Comme ces jeunes filles
Sont fraîches et gentilles !
Il faut venir aux champs
Pour voir beautés piquantes,
Des mines agaçantes.

VINCENT *prenant par le bras sa fille dont Félix s'approchait.*

Et des cœurs innocens.

CHOEUR

Que les moissonneurs, etc.

VINCENT.

Monsieur de Luceval, je sommes bien aise d'avoir l'honneur de vous rencontrer.

DE LUCEVAL.

Moi aussi, Vincent... Eh bien! mon ami, comment vont les travaux ?

VINCENT.

Vous voyez, M. de Luceval. On a du mal, mais on est sur la terre pour ça, et c'tila qui ne travaille pas, n'est pas digne de manger.

MICHEL.

C'est que c'est vrai ce qu'il dit là le père Vincent, M. de Luceval.

VINCENT.

Et la-dessus, M. de Luceval, je voulons vous prier de nous permettre d'aller vous faire hommage de la première gerbe de not' moisson.

DE LUCEVAL, *souriant.*

Vous tenez à cette cérémonie, moi je n'y tiens pas du tout.

JULIENNE.

Nous y tenons, nous.

MICHEL.

Je crois bien que nous y tenons!

JULIENNE.

Oui, parce que M. Félix a dit comme ça que les jeunes filles danseraient.

MICHEL.

Oui, et que les garçons se rafraîchiraient.

DE LUCEVAL.

Ah! mon fils est l'ami de la danse et des jeunes filles.

FELIX.

Certainement, je ne m'en défends pas; regardez-les donc mon père, c'est qu'elles sont charmantes, malgré le hâle qui a rembruni leur teint. (*Il parcourt les rangs des Moissonneuses*).

ÉLISE, *à part.*

J'ai peine à me soutenir.

DE LUCEVAL, *arrêtant Félix.*

Allons, Monsieur mon fils, gardez ces galanteries pour votre femme. Mes bons amis, ce n'est pas à mon château que je recevrai votre visite, c'est au château de Tourvel, où nous devons signer le contrat de mariage de mon fils.

ÉLISE, *à part.*

Grand Dieu!

DE LUCEVAL.

Cela fera double fête et lui portera bonheur, car l'amitié de braves gens tels que vous est du plus heureux présage.

VINCENT.

Vous êtes bien bon, Monsieur de Luceval. Vous entendez, mes enfans, au château de Tourvel.

JULIENNE, *prenant la main de Michel.*

Allons, mon cousin Michel!

MICHEL.

Allons, ma cousine Julienne. (*Ils font la révérence à Félix, et suivent les moissonneurs qui sortent en chantant*).

Reprise du chœur.

Que les Moissonneurs sont heureux! etc., etc.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XVI.

ELISE, FELIX.

ELISE, *se présentant à Félix qui sortait le dernier.*

Félix! au nom du ciel, restez.

FÉLIX.

Dieux! Elise!

ÉLISE.

Oui, c'est moi.

FÉLIX, *à demi-voix.*

De la prudence! (*Il regarde autour de lui*).

ÉLISE.

Vous voyez que j'ai attendu que tout le monde fût parti.

FÉLIX, *à part.*

Dans quel embarras sa présence me met! (*haut, mais avec ménagement*) Que venez-vous faire ici?

ÉLISE.

Vous chercher!

FÉLIX, *avec émotion.*

Vous avez fait ce voyage... Vous vous êtes exposée! ..

ÉLISE.

A tout pour vous revoir.

FÉLIX (*cachant son visage dans ses mains*).

Malheureuse Elise!

ÉLISE.

Ah! oui, bien malheureuse.

FÉLIX.

Vous étiez là, vous avez entendu....

ÉLISE.

Tout!... Vous allez vous marier.

FÉLIX, *embarrassé.*

La volonté d'un père...

ÉLISE.

Ah! Félix, est-ce là ce que vous m'aviez juré?

FÉLIX.

Que ne vous ai-je revue plus tôt! des engagemens... une famille puissante...

ÉLISE, *l'arrêtant.*

De grâce, écoutez-moi!

FÉLIX, *rapidement.*

Elise, je vous reverrai; mais dans ce moment il m'est impossible. Mon père m'attend...

ÉLISE.

Un seul mot.

FÉLIX.

Ce soir.

ÉLISE, *le retenant par son habit, la main posée sur sa croix-d'honneur.*

Félix! Félix!

FÉLIX.

Ma chère Elise, ne m'accusez pas de dureté! la prudence seule.... Je vous répète que je vous reverrai; mais pour le moment séparons-nous, il le faut. (*Il s'arrache des bras d'Elise; dans le mouvement qu'il fait, la croix-d'honneur se détache et tombe à terre; il fuit sans s'en apercevoir*).

SCÈNE XVII.

ÉLISE.

Elle reste un moment les bras tendus vers Félix qui sort. En baissant les yeux, elle aperçoit la croix-d'honneur, la ramasse, et la met dans son sein comme inspirée d'une pensée secrète. (*La toile tombe*).

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un joli parc; à gauche, un bosquet avec une table de pierre, sur laquelle est tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. DE TOURVEL, CLEMENTINE.

MAD. DE TOURVEL, *assise et achevant d'écrire une lettre.*

Allons, ma chère Clémentine, un peu plus de gaîté; ne vas-tu pas être heureuse? tu vas épouser un jeune homme charmant : il est impossible d'être plus aimable que le jeune Félix de Luceval.... Eh! bien, tu ne réponds rien.... tu soupires...

CLÉMENTINE, *debout près de sa tante.*

Ma tante, je réfléchis.

MAD. DE TOURVEL, *se levant.*

Tu réfléchis, toi, quelle nouveauté!

CLÉMENTINE.

Quand on va se marier, il faut devenir raisonnable.

MAD. DE TOURVEL.

La raison n'exclut pas la gaîté.

CLÉMENTINE.

Je voyais le mariage de loin avec beaucoup de plaisir; depuis qu'il approche, il me fait peur.

MAD. DE TOURVEL.

Cependant tu aimes bien M. de Luceval.

CLÉMENTINE.

Croyez-vous, ma tante?

MAD. DE TOURVEL, *riant.*

La question est singulière! n'éprouves-tu pas du plaisir quand tu le vois?

CLEMENTINE.

Oui, ma tante.

MAD. DE TOURVEL.

N'es-tu pas flattée quand il t'adresse des complimens?

CLÉMENTINE, *s'animant par degrés.*

Oui, ma tante.

MAD. DE TOURVEL.

Quand il te dit que tu es jolie....

CLÉMENTINE.

Cela m'amuse assez.

MAD. DE TOURVEL

Ne seras-tu pas contente de n'être plus regardée comme une petite fille, de t'entendre appeler madame, de commander dans une maison ?

CLÉMENTINE, *ravie.*

Ah! oui, ce sera charmant.

MAD. DE TOURVEL.

Tu vois donc bien que tu aimes M. de Luceval.

CLÉMENTINE.

Du moment que vous me le dites....

MAD. DE TOURVEL.

Tu vas entrer dans une famille bien respectable; M. de Luceval jouissait, comme officier-général, de la plus haute considération; depuis qu'il est retiré du service, il s'est fait estimer par les plus rares qualités: il est bon, sensible, généreux, sévère sur l'honneur, et rien ne pouvait me flatter davantage pour toi que la recherche d'un homme comme lui.

CLÉMENTINE, *naïvement.*

Mais ce n'est pas lui que j'épouse, c'est son fils!

MAD. DE TOURVEL.

Son fils ne peut manquer de marcher sur ses traces; allons, ma Clémentine, fies-toi à moi; j'ai pour toi la tendresse d'une mère, et je ne veux que ton bonheur.

CLÉMENTINE.

Air : *Vaudeville des Scythes.*

Vous le savez, ma bonne tante,
Je n'eus jamais la moindre volonté.
Ah! je veux remplir votre attente.

MAD. DE TOURVEL.

Ma chère enfant, cette docilité
De ton cœur prouve la bonté.

CLÉMENTINE.

Pour mon mari, le fils a su vous plaire;
Je le prends donc sans vous désobéir;
Et si demain vous me donniez le père,
Je le prendrais pour vous faire plaisir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DE LUCEVAL.

MAD. DE TOURVEL.

Ah! mon ami, mon cher voisin, je vous écrivais : mais vous voilà, cela vaut mieux! Je suis fâchée que vous n'ayez pas entendu ce que ma Clémentine disait de vous.

DE LUCEVAL.

Si elle veut bien le répéter....

CLÉMENTINE.

Devant vous, je n'oserais pas.

DE LUCEVAL.

Pourquoi? vous disiez donc du mal de moi?

MAD. DE TOURVEL.

Du tout, général, elle disait que sa confiance en moi était si grande, que si je lui ordonnais de vous épouser....

DE LUCEVAL.

Ah! madame, elle était sûre que vous n'exigeriez pas l'impossible.

CLÉMENTINE.

Comment donc? je vais bien épouser votre fils.

MAD. DE TOURVEL *riant*.

Vous voyez! c'est une charmante enfant! c'est un vrai cadeau que je fais à Félix, au moins.

DE LUCEVAL.

J'espère qu'il en sent tout le prix. Eh! bien, madame, serons nous assez heureux pour avoir le général de Tourvel à la signature du contrat ?

MAD. DE TOURVEL.

Mon mari m'écrit qu'il ne peut quitter son poste ; il y a peu de tems qu'il est arrivé dans la division qu'il commande, et il y est retenu par son service.

DE LUCEVAL.

Ah! ça, madame, je me suis permis de faire, chez vous, des invitations.

MAD. DE TOURVEL.

Vous en êtes bien le maître, vos amis sont les nôtres.

DE LUCEVAL, *souriant*.

Vous ne devinez pas qui vous allez recevoir.

CLEMENTINE.

Sont-ce des personnes gaies, aimables ?

DE LUCEVAL.

Ce sont mes fermiers, mes moissonneurs, qui vont venir vous offrir les prémices de leur récolte, et danser dans votre parc.

CLEMENTINE.

Ah ! tant mieux ! je danserai avec eux... une fête champêtre... oh ! c'est charmant ! j'aime bien mieux cela que ces grands bals parés où ma tante m'a menée cet hiver.

MAD. DE TOURVEL.

Mais, général, votre fils tarde bien à paraître.

DE LUCEVAL.

Je m'étonne qu'il ne soit pas arrivé ; il était tout-à-l'heure avec moi, j'ai cru qu'il me suivait.

MAD. DE TOURVEL.

En attendant qu'il vienne, et que nous signions le contrat, voulez-vous, général, passer dans la bibliothéque où le notaire rédige les actes, pour prendre connaissance de quelques articles relatifs à la fortune de ma nièce ?

DE LUCEVAL.

Elle a pour dot tant de grâces, de qualités aimables, de jeunesse...

MAD. DE TOURVEL.

J'avais de tout cela quand je me suis mariée, et cependant, monsieur de Tourvel n'a pas été fâché de trouver avec, deux-cents-mille francs, et une belle terre en Normandie.

DE LUCEVAL, *riant.*

Oh ! cela ne gâte rien... je suis à vos ordres, madame. (*il lui offre la main*).

MAD. DE TOURVEL.

Si vos paysans viennent, on nous avertira.

CLEMENTINE.

Je les recevrai, moi, cela m'amusera beaucoup. (*ils sortent*).

SCÈNE III.

CLEMENTINE.

Je danserai ce soir, toujours ! On n'a pas, dans le monde, autant de plaisir que je croyais. (*elle soupire*). Ah ! je regrette quelquefois ma pension : les sous-maîtresses étaient bien ennuyeuses, mais les récréations étaient bien amusantes.

SCÈNE IV.

CLEMENTINE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN.

Mademoiselle, il y a devant la grille du château, des paysans et des paysannes, qui disent qu'ils viennent de la part de monsieur de Luceval.

CLEMENTINE.

Je sais ce que c'est, faites-les entrer, entendez-vous Saint-Jean.

SAINT-JEAN.

Faut-il prévenir madame votre tante, mademoiselle ?

CLEMENTINE.

Non, ce n'est pas la peine de la déranger, c'est pour moi qu'ils viennent, je les recevrai ; allez. (*Saint-Jean sort.*) Je veux faire mon apprentissage de maîtresse de maison... C'est une très-jolie attention de monsieur de Luceval ! je suis fâchée que ce ne soit pas monsieur Félix qui ait eu cette idée là... Eh bien, Saint-Jean?

SAINT-JEAN, *revenant.*

Mademoiselle, je leur ai donné vos ordres, ils demandent la permission d'entrer en cérémonie ; ils ont à leur tête un violon, et ils portent je ne sais quoi...

CLEMENTINE, *l'interrompant.*

Je le verrai bien ! ne m'ôtez donc pas la surprise ; donnez-moi un fauteuil et tenez-vous derrière moi ; appelez Lapierre, vous serez tous les deux derrière mon fauteuil. (*Lapierre entre et se met derrière elle.*)

SCÈNE V.

CLEMENTINE, *assise*, VINCENT, JULIENNE, MICHEL, ELISE, *vêtue en paysanne;* MOISSONNEURS. *Ils entrent deux à deux sur une marche villageoise; Vincent ouvre la marche, suivi d'un ménétrier jouant du violon; Elise et Julienne portent une corbeille dans laquelle est une gerbe garnie de rubans.*

MICHEL, *prenant la corbeille.*

Père Vincent, je demande la parole... Mademoiselle,

Air : *Ah ! vous avez des droits superbes.*

Ah ! vous avez des droits superbes
Pour vous faire aimer et chérir.
Vous n'avez pas d'droits sur nos gerbes,
Nous avons l'droit d'vous en offrir.

Nous avons l'droit d'chanter vot'gloire,
Comm'bienfaitric'de ce pays.
Vous, vous avez l'droit d'nous faire boire,
Voilà tous nos droits réunis.

CLEMENTINE, *se levant*,

C'est très-joli! mes bons amis, je vous remercie, et je veux vous donner des marques de ma reconnaissance. Saint-Jean, allez prier ma tante de me prêter sa bourse.

VINCENT.

Ah! mamzelle, arrêtez! Point d'argent, vous nous feriez de la peine.

CLEMENTINE.

Restez, Saint-Jean. Oui, c'est vrai, M. Vincent, on ne peut pas payer l'hommage de l'amitié (*le tirant à part*); mais vous me permettrez de donner une petite somme que vous distribuerez à vos moissonneurs les plus indigens.

VINCENT, *très-haut*.

Je me ferai honneur de mériter la confiance de mamzelle. Vous êtes généreuse et bienfaisante, vous êtes sûre de vous faire aimer.

ELISE, *à l'écart, au coin du théâtre à droite*.

Hélas! elle justifie l'amour de Félix.

CLEMENTINE.

Ah ça! il faut que la fête soit complète! Voyons, M. Vincent, qu'est-ce que vous me conseillez de faire pour que l'on s'amuse bien?

VINCENT.

Mamzelle, puisque vous prenez mon conseil, je pense que quelques bouteilles de vin, de vot'estimable cave, mettraient la fête en bon train.

CLEMENTINE.

Vous croyez?.. Saint-Jean, donnez ordre qu'on monte deux bouteilles de vin.

VINCENT, *riant*.

Deux bouteilles, par chaque homme, donc!

CLEMENTINE.

Ah! mais, il ne faut pas se griser.

VINCENT.

Sans doute, mamzelle, mais permettez!

Air : *de Lantara*.

Lorsque la vigne est desséchée
Par le soleil qui brûle le côteau,
Elle reste triste et penchée
Si le ciel ne lui fait cadeau
Que de deux ou trois gouttes d'eau.

Eh bien ! mamzell', moi dans les jours de fête,
J'suis altéré du matin jusqu'au soir :
Et comm' la vigne on m' voit baisser la tête,
Quand j' n'ai reçu qu'un p' tit coup d'arrosoir.

JULIENNE.

Mamzelle, sauf vot' permission, mon père parle de boire, et je pense qu'il s'rait ben plus gentil de danser.

CLEMENTINE.

Oui, je suis de votre avis, moi.

MICHEL.

L'un n'empêche pas l'autre. (*bas à Julienne.*) Ne contrarie pas ton père; pendant qu'il boira, nous danserons et nous nous embrasserons.

JULIENNE.

Je te vas donner un soufflet.

CLEMENTINE.

Il faut aller sous les tilleuls, devant la salle à manger.

TOUS.

Oui, à la danse, à la danse.

VINCENT.

Ah ! v'là M. Félix.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FELIX.

FELIX, *s'approchant de Clémentine.*

Je suis en retard, charmante Clémentine, il y a longtemps que je devrais être ici.

CLEMENTINE.

Vous avez eu apparemment des affaires importantes?

FELIX.

Oui, mademoiselle, sans cela...

CLEMENTINE.

Puis-je savoir ce que c'est ? je suis curieuse... vous ne répondez-pas!... est-ce que vous aurez des secrets pour votre femme, monsieur?

FELIX.

Il est de certaines choses...

CLEMENTINE.

Non, non, il faudra tout me dire; moi, je vous dirai tout, d'abord!

FELIX.

Notre confiance sera mutuelle : vous serez chérie, adorée, je ne vivrai que pour vous rendre heureuse.

CLEMENTINE.

A la bonne heure, c'est gentil ça.

FÉLIX.

N'allons-nous pas signer le contrat qui doit nous unir à jamais ?

CLEMENTINE.

Votre père s'en occupe avec ma tante... nous le signerons ce soir; mais en attendant, il faut danser, j'en meurs d'impatience; venez-vous avec nous ?

FÉLIX.

Je vous suivrai partout.

CLÉMENTINE.

Venez avec moi, mes bons amis. (*Elle prend Félix par le bras, et sort en dansant; les paysans suivent en chantant le chœur du premier acte.* « Que les moissonneurs, etc. »)

SCÈNE VII.

ÉLISE, *avec agitation.*

Qu'irai-je demander à Félix? serai-je assez insensée pour croire qu'il me sacrifiât une riche et noble alliance, à moi, qui n'ai rien à lui offrir que mon cœur! Ah! pauvre Élise! tu t'es fiée, imprudente, à ses protestations, à ses sermens... Soyons donc assez fière pour ne pas m'humilier inutilement devant lui... Il ne m'aime plus... ou du moins son ambition étouffe son amour. J'ai voulu le revoir ! je l'ai vu, je pars, je m'éloigne... je vivrai de mon travail, isolée, cachée dans un coin de la terre.

Air nouveau de M. Blanchard ou romance de Téniers.

Oui, pour jamais je veux quitter le monde,
Et toute entière à ma douleur,
Dans une retraite profonde
J'irai cacher ma honte et mon malheur !
De son état, bien loin d'être jalouse,
Ah ! je le sens, j'aurai moins de regret,
S'il peut donner à celle qu'il épouse
Tout le bonheur que l'ingrat me devait.

(*Elle va s'asseoir près de la table.*)

SCÈNE VIII.

ÉLISE, CLÉMENTINE.

CLEMENTINE, *arrive en courant.*

Ah! ça, c'est drole! M. Félix a déjà disparu!... Qu'est-ce que c'est donc qu'un mari comme ça, je le cherche pendant que toutes ces villageoises dansent... Ah! en voilà

une qui est restée là!.. (*Elle s'approche et dit à demi-voix*). Elle pleure, elle sanglotte!

ÉLISE, *sans voir Clémentine.*

Ah! Félix, vous avez été bien cruel!

CLEMENTINE, *à part.*

Elle parle de Félix!

ÉLISE, *de même.*

Pourquoi êtes-vous venu troubler la paix dont je jouissais!

CLEMENTINE, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie?

ÉLISE, *de même.*

Vous avez abusé de l'ascendant de l'amour!... et mon frère n'était pas là pour me défendre! pour me sauver!....

CLEMENTINE, *à part.*

Son frère!

ÉLISE, *de même.*

Mon frère, il ignorera lui-même le lieu de ma retraite.

CLEMENTINE, *à part.*

Elle ne parle pas comme une paysanne.

ÉLISE.

Mais je dois l'instruire de mon malheur. Puisque le hasard l'a conduit ici, écrivons lui rapidement quelques mots d'adieux. (*Elle écrit, sans voir Clémentine*).

CLEMENTINE.

Que de réflexions ça me fait faire!... Si je parlais à cette jeune fille!... mais non, je crains d'en trop savoir à présent... Ah! monsieur Félix! M. Félix! courons vîte consulter ma tante! ou plutôt M. de Luceval; il m'inspire tant de confiance!... Oui, c'est cela. (*Elle va pour sortir, s'arrête et regarde Elise qui écrit*). Pauvre fille! Ah! courons. (*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE IX.

ELISE, ensuite MICHEL.

ÉLISE, *écrivant toujours.*

Oui, je saurai faire à son bonheur le sacrifice du mien.

MICHEL, *entrant.*

Tiens, vous voilà, la voyageuse; qu'est-ce que vous faites donc là? au lieu de danser comme les autres. Ma cousine Julienne m'envoye vous chercher. (*Il s'appuie sur la table.*)

Ah! vous savez écrire? Qu'est-ce que vous griffonnez donc là? des chansons, ou des billets d'amour?

ELISE, *cachetant la lettre.*

Mon ami, voulez-vous me rendre un service?

MICHEL.

Certainement... ah! comme vous avez les yeux rouges?

ELISE.

Prenez cette lettre.

MICHEL.

Vous avez pleuré?

ELISE.

Et faites moi le plaisir de la remettre...

MICHEL.

Vous pleurez encore!

ELISE.

Oui, je pleurerai long-tems.

MICHEL.

Il ne faut pas, ça vous boulverse toute la figure, et comme vous êtes gentille... ah! n'y a pas de doute, c'est un chagrin d'amour. Mon Dieu, qui qu'est le scélérat qui peut mettre une jeunesse dans cet état là... Moi, je ne fais jamais pleurer ma cousine Julienne... elle vous le dira elle-même, quand vous le voudrez; moi, faire pleurer le sexe... ah! ben oui! rit-elle avec moi, c'te bonne Julienne!

ELISE.

Faites moi le plaisir de remettre cette lettre, à monsieur Henri Dupré, l'ami de...

MICHEL.

L'ami de monsieur Félix, je le connais; (*à part*), allons, le peintre aura fait des traits : ces peintres, on dit que c'est tous des mauvais sujets en amour.

ELISE.

Vous me promettez?

MICHEL.

Oui, mais essuyez donc vos yeux, vous ne pouvez pas t'aller à la danse comme une Madeleine.

ELISE, *à elle-même.*

A la danse! grands Dieux! Ciel! je l'aperçois : mon frère est avec lui. Oh! mon Dieu, donne-moi des forces. (*Elle sort précipitamment*).

SCÈNE X.

MICHEL.

Oh ! il y a queuqu'chose de terrible ! et le peintre ! hum !... le v'là qui vient avec monsieur Félix... Dois-je lui donner ou non, la lettre devant l'autre ? oui, ça lui fera peut être honte ! ça le fera peut-être renvoyer du château, et il n'aura que ce qu'il mérite, car je vois bien que... hum !... (*Il se tient à l'écart*).

SCÈNE XI.

MICHEL, *à part* ; HENRI, FELIX.

FELIX.

Tu me cherchais, dis-tu, Henri !

HENRI.

Oui, mon ami, ton père vient de me faire l'honneur de m'engager à être l'un des témoins de ton mariage, et cette marque d'amitié m'est bien sensible !

FELIX, *préoccupé.*

Mon père, dis-tu ?...

HENRI.

Est-ce que tu ne m'entends pas ? ton père daigne m'admettre au nombre des témoins de ton mariage.

FELIX, *à part.*

Tout semble se réunir !

HENRI.

Qu'as-tu donc ? est-ce que cela te contrarie ? Je ne suis qu'un artiste, mais je ne pense pas que mon nom puisse déshonorer ceux auprès des quels il se trouvera.

FELIX.

Crois-tu que je pense... non, Henri, mais c'est que...

HENRI.

Parle donc !

Air : *d'une heure de folie.*

Pourquoi cet air triste et rêveur,
D'où vient cette froideur extrême?
N'aurais je donc plus le bonheur
De consoler l'ami que j'aime !
Mon cher Félix, réponds à mes désirs,
De l'amitié ne brise pas les chaînes.
Si j'ai partagé tes plaisirs,
Je veux la moitié de tes peines.

Mais parle, parle donc ?

MICHEL, *s'avançant, à part.*

C'est moi qui va parler. (*haut*). Dites donc, monsieur l'artiste...

HENRI.

Est-ce à moi, que tu t'adresses ?

MICHEL, *avec une importance comique.*

Qui est-ce qui est artiste ici ? oui, à vous, votre nom est monsieur Henri Dupré, n'est-ce pas ?

HENRI.

Oui, après !

MICHEL.

Après... la v'la l'après, c'est une lettre dont je suis chargé pour vous, et ne dites pas que vous ne l'avez pas reçue; je vous la remets en main propre, devant M. Félix... la v'là; adieu, M. l'artiste... vous pouvez vous vanter qu'elle pleurait joliment, et il faut que vous ayez un cœur bien dur, car elle est bien gentille ! lisez et rougissez... (*Il s'en va en le regardant avec une sévérité comique.*) Adieu... (*se retournant*) ne me suivez pas; lisez. Adieu l'artiste (*il sort*).

SCÈNE XII.

HENRI, FELIX.

HENRI.

Que veut dire cet imbécille ?

FÉLIX.

Est-ce que tu aurais ici quelque inclination ?

HENRI.

Que vois-je ! l'écriture de ma sœur...

FÉLIX.

De ta sœur !

HENRI *lisant.*

Grands dieux ! qu'est-ce que cela signifie ?

FÉLIX, *à part.*

Je suis perdu.

HENRI *lisant toujours.*

C'est une horreur !

FÉLIX, *à part.*

Que vais-je devenir ?

HENRI *continuant de lire.*

Quelle perfidie !

FÉLIX, *à part.*

Ma punition commence.

HENRI, *furieux.*

Et elle ne nomme pas le traître!

FÉLIX, *à part.*

Je respire.

HENRI, *avec désespoir.*

Ah! mon ami!

FÉLIX, *contraint.*

Henri!

HENRI *se jetant dans ses bras.*

Mon cher ami!....

FÉLIX.

Oui, je le suis.... mais....

HENRI.

Il périra de ma main; je le connaîtrai; il faudra bien que je le connaisse, je le provoquerai, j'aurai sa vie, ou il aura la mienne.

Air : *de votre bonté généreuse* (Fanchon.)

Au fond de mon humble retraite,
Quand la paix venait habiter;
De mes pinceaux, de ma palette,
Lorsque j'étais fier d'exister,
Quand je voyais un avenir prospère.
Et que travaillant pour ma sœur,
Je la sauvais de la misère,
On nous frappe du déshonneur!

Félix, tu me serviras de second...Tu connaissais ma sœur, tu l'aimais, tu la respectais, tu sais qu'elle était incapable de trahir ses devoirs; il a fallu qu'un lâche suborneur abusât de son inexpérience, trompât la confiance d'une tante chérie qui lui servait de mère... profitât de mon absence...

FÉLIX.

Calme-toi, Henri!

HENRI.

Me calmer!.... où est-elle, la malheureuse? errante, abandonnée? (*frappé comme d'un trait de lumière.*) Cet homme m'a dit qu'il avait vu ma sœur, qu'elle pleurait.... elle est donc ici? ah! Félix, si je la retrouve, s'il est temps d'arrêter sa fuite, nous la consolerons... je cours la chercher.

SCÈNE XIII.

M. DE LUCEVAL, HENRI, FÉLIX.

HENRI.

Ah! Monsieur, vous me voyez au désespoir! ma sœur

déshonorée, mon avenir, le sien détruits par un vil séducteur.

DE LUCEVAL.

Calmez-vous, Henri, elle m'a tout dit, tout.... excepté le nom du coupable.... mais je ne tarderai pas à le découvrir (*à part*). Cette croix qu'elle a laissé tomber lors de son évanouissement.....

HENRI.

Vous avez vu ma sœur?

DE LUCEVAL.

Oui, elle est auprès de Mesdames de Tourvel; mais, au nom du ciel, modérez-vous.

HENRI.

Ah! ma sœur, ma pauvre sœur! (*il sort au désespoir.*)

SCÈNE XIV.

DE LUCEVAL, FELIX.

DE LUCEVAL, *avec intention.*

Eh bien Félix, tu réfléchis; tu as raison, quand il s'agit d'une action de laquelle dépend le sort de la vie entière.

FELIX.

Cela est vrai.

DE LUCEVAL.

Toute la famille est réunie, on t'attend.

FELIX, *embarrassé.*

Ah!

DE LUCEVAL.

On vient de recevoir à l'instant même une lettre du général de Tourvel, qui annonce son arrivée prochaine, et une nouvelle bien flatteuse pour toi.

FELIX.

Qu'est-ce donc mon père?

DE LUCEVAL.

Le Roi daignera signer sur ton contrat de mariage.

FELIX.

Se peut-il?

DE LUCEVAL.

Et ta croix de chevalier sera remplacée par celle d'officier de la Légion d'honneur.

FELIX, *s'oubliant.*

Que de bonheur à la fois! Et c'est mon mariage...

DE LUCEVAL.

Mais où est-elle donc ta croix?...

FÉLIX.

Comment?

DE LUCEVAL.

Pourquoi ne la portes-tu pas aujourd'hui ?

FELIX, *surpris*.

Je l'avais encore ce matin.

DE LUCEVAL.

L'aurais-tu perdue?

FELIX.

C'est singulier.

DE LUCEVAL.

Tu ne peux paraître sans ta croix, devant les parens de ta future... On t'attend pour signer.

FELIX, *vivement*.

J'y vais.

DE LUCEVAL, *sévèrement*.

Vous y allez!... vous allez donc former ce qu'on appèle dans le monde un mariage de convenance! La fortune vous sourit, tous les honneurs pleuvent sur vous à la fois ; mais ces honneurs, les méritez-vous? Qu'importe que l'on vous décore des insignes du mérite, si votre conscience vous reproche une mauvaise action, si l'intérêt et l'ambition étouffent en vous la sensibilité ! Vous allez jurer d'aimer uniquement votre femme, de lui consacrer vos jours, et ne serez-vous point poursuivi par un remords secret? ne penserez-vous point que celui qui fut parjure une fois peut l'être une seconde... ne songerez-vous point dans vos riches appartemens, que celle qui pourrait s'y montrer à juste titre, ne sait où trouver un asyle; que pendant que le luxe vous entoure, elle mendie peut-être, et qu'elle est flétrie aux yeux de la société dans laquelle vous lui aviez promis un rang.

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Lisez donc au fond de votre âme.
Mon fils, en un pareil malheur,
Le préjugé flétrit la femme
Qui n'est coupable que d'erreur,
Et l'on absout le suborneur.
Sexe faible, dans son délire,
L'homme est trop prompt à te blâmer;
Hélas! il te punit d'aimer,
Quand il fait tout pour te séduire!

Félix, je ne vous prescris rien ; je croirais vous humilier en vous traçant votre conduite. Malheur à l'homme qui ne sait pas se diriger lui-même, dans le chemin du devoir et de l'honneur. (*Il sort*).

SCÈNE XV.

FELIX.

Il vient de me retracer tout ce que j'aurais dû lui dire moi-même, s'il avait voulu me contraindre à ce mariage. Quelle confusion! quelle honte! mais comment réparer ma faute? Il faudra donc rougir devant la famille de Tourvel, refuser tant d'avantages!.. et je balance encore. (*Il va s'asseoir, et ne voit pas les personnages qui entrent.*)

SCÈNE XVI.

FÉLIX, CLÉMENTINE ÉLISE.

CLEMENTINE.

Ecoutez, mademoiselle, vous avez beau dire, je le veux!

ÉLISE.

Permettez....

CLEMENTINE, *avec une gravité enfantine.*

Je ne permets rien; j'ai fait fermer toutes les portes du château, du parc, vous êtes ma prisonnière... Tenez, le voilà, il réfléchit, je suis sûre qu'il pense à vous. (*allant à lui*). Monsieur Félix?...

FELIX, *sortant de sa rêverie.*

Ah! c'est vous, mademoiselle... Pardon, je vous ai fait attendre, mais...

CLEMENTINE.

Chut! chut! il ne s'agit plus de cela... Voilà quelqu'un qui veut vous parler, et je me sauve, parce que je serais de trop ici. (*Elle fait signe aux autres acteurs dans le fond du théâtre*).

SCÈNE XVII.

TOUS LES PERSONNAGES, MOISSONNEURS, VALETS, etc. *Ils se tiennent au fond.* CLEMENTINE et MADAME DE TOURVEL, *près du bosquet*; FELIX, ELISE, *sur le devant*; DE LUCEVAL et HENRI, *au 2e plan à droite.*

ELISE et FELIX.

Air *de M. Blanchard,*

Je suis en sa présence,
A parler je balance;
Je sens battre mon cœur.

CLÉMENTINE et MAD. DE TOURVEL.

Ecoutons en silence ;
Je garde l'espérance
De les rendre au bonheur.

TOUS.

Ecoutons en silence,
Puisqu'elle a l'espérance
De les rendre au bonheur.

Mad. de Tourvel et de Luceval font signe à tous les acteurs de se tenir cachés, et se tiennent eux-mêmes à l'écart.

ELISE, *péniblement.*

Je ne voulais pas vous revoir, on m'y a forcée... n'attendez plus de moi ni larmes, ni prières, ni reproches : mais puisque je puis encore une fois vous parler, permettez-moi de m'excuser...

FELIX.

Vous excuser, quand c'est moi !...

ELISE.

Vous pensez, peut-être, que j'ai fait des plaintes, que j'ai révélé notre secret ; non, pas même à mon frère.

FELIX.

Je le sais.

ELISE.

Je ne veux plus que vous faire mes adieux. J'emporte de vous, un souvenir éternel ; Félix, faites-moi ouvrir les portes de cette maison, que je parte... Adieu.

FELIX, *profondement ému.*

Arrêtez, Elise ! demeurez, je vous en supplie... Demeure, je l'exige.

Air : *T'en souviens-tu ?*

J'ai méconnu ton âme généreuse ;
Va, de ton cœur Félix ne doute plus.
Qui plus que toi mérite d'être heureuse,
Si le bonheur est le prix des vertus !
Je ne vivrai désormais, chère Elise,
Que pour tâcher d'expier mon erreur :
Oui, ton époux te rend la foi promise.

DE LUCEVAL *s'avançant.*

Moi je lui rends le signe de l'honneur.

(*Il lui rend sa croix, et dit à Elise :*)

Oui, quand Félix vous rend la foi promise,
Moi je lui rends le signe de l'honneur.

(*Félix tombe aux genoux de son pere. — Tout le monde s'avance.*)

CHŒUR.

Air *de M. Blanchard.*

Douce ivresse,
De leur tendresse
Tous deux
Vont resserrer les nœuds.
Que l'indulgence,
Que la constance,
Tous les deux
Les rendent heureux.

DE LUCEVAL.

On a des torts dans sa jeunesse;
Dans le monde on peut s'égarer;
Mais c'est aux yeux de la sagesse
S'ennoblir, que les réparer.

TOUS.

Douce ivresse, etc.

DE LUCEVAL.

Mon fils, ces dames savent tout, et elles approuvent votre conduite.

CLEMENTINE.

Ah! mon Dieu, oui, n'est-ce pas, ma tante?... (*à Elise*). Mademoiselle, j'ai fait votre paix avec votre frère... (*à Henri*). N'est-ce pas que vous ne la gronderez pas?

HENRI.

J'ai promis sa grâce.

FÉLIX, *confus.*

Et la mienne?

HENRI, *lui tendant la main.*

L'amitié de l'enfance doit durer toute la vie.

MICHEL.

Tiens! c'est donc pas le peintre qui....? c'est égal, père Vincent, mariez-moi à ma cousine Julienne bien vîte, bien vîte.

VINCENT.

Pourquoi donc si vîte?

MICHEL.

Avant que je ne la séduise.

JULIENNE.

Oui, séduire! est-ce que tu as déjà oublié les soufflets de ce matin?

VINCENT.

C'est bon, c'est bon. Mes amis, en attendant toutes ces noces, à la moisson.

FELIX.

Air *de la Vieille.*

Que de l'amour le tort soit oublié
Par l'indulgence et l'amitié.

TOUS.

Que de l'amour, etc.

DE LUCEVAL.

Ainsi, mes amis, dans la vie,
On doit voir, selon la saison,
Les orages de la folie,
Et le calme de la raison

ELISE *au public.*

Je vois enfin le bonheur me sourire;
Apprenez-moi, Messieurs, si je puis dire :
Ah ! pas de tort qui ne soit oublié
Par l'indulgence et l'amitié.

TOUS.

Ah! pas de tort, etc.

FIN.